

Livres

Le retour de Tanios

Après une très longue absence, Amin Maalouf revient au Liban. L'Express a assisté aux retrouvailles du lauréat Goncourt et de son pays enfin en paix.

De notre envoyé spécial

De la vaste terrasse où l'on a si longtemps guetté les tirs d'artillerie, Amin Maalouf, de retour au village, montre le rocher qui lui inspira l'histoire de Tanios et lui valut le prix Goncourt. La brume voile le paysage et le chemin où fut assassiné le Patriarche, pour le malheur du héros. En ce dimanche de fête, le soleil boude Aïn al-Kabou, à une cinquantaine de kilomètres de Beyrouth, au cœur de la montagne chrétienne. Dans l'orage qui gronde, celle-ci n'offre plus que son âpreté, l'un des aspects du roman, où, avec le lait et le miel, coule beaucoup le sang libanais. Engoncé dans son manteau, Amin frissonne. Est-ce le froid ou l'émotion devant ce paysage bien-aimé que les nostalgies de l'exil ont fait entrer dans la fiction ? Journaliste, l'auteur avait quitté le Liban pour Paris en 1977 et il n'y était revenu qu'une seule fois, il y a une dizaine d'années, pour un très bref séjour. Sa grande et belle maison de famille, où soldats et miliciens ont cantonné durant trois ans, n'a pas trop souffert de cette occupation. La mère du romancier la fait visiter en déplorant que tout ne soit pas « comme avant », mais la demeure respire la sérénité et l'harmonie. Les proches se pressent autour de l'enfant prodigue. Il y a là l'oncle Nasri, aux lyriques envolées oratoires, l'oncle Fawzi, les belles cousines Leïla et Youmna, les enfants, qui, nichés sur l'escalier comme une volée de moineaux, chantent des comptines sous les spots de la télévision. Un buffet fastueux et multicolore – « Vous ne mangerez jamais ça en ville » – est disposé dans la vaste pièce voûtée, installée en 1715, et à laquelle on accède par une porte basse, sage précaution prise « pour interdire l'entrée aux chevaux des Turcs ». On désigne avec fierté un pittoresque barbu qui a appris l'anglais pour lire Shakespeare et en récite volontiers de longues tirades, ce qui incite les pru-

dents à éviter son voisinage. Il n'y a depuis toujours, dans la petite agglomération, que deux familles, les Maalouf et les Ghosn, mais elles réussissent à former trois communautés – maronite, grecque orthodoxe et grecque catholique. C'est à celle-ci qu'appartient Amin, fils de Rushdie, poète, musicologue et homme de culture dont le billet d'humour quotidien, « En résumé », fit le bonheur des lecteurs de tout le pays.

PHOTOS D. BOULAS



Amin Maalouf devant le « rocher de Tanios ».

Le romancier est venu passer quelques jours au Liban, en compagnie de son éditeur Jean-Claude Fasquelle, PDG de Grasset, à l'occasion de la publication de la traduction en arabe par Georges Abi Saleh du « Rocher de Tanios » (éditions FMA Beyrouth). Il s'est en effet refusé, de peur de « récrire tout », à faire le travail lui-même, bien qu'il soit, de l'avis général, un remarquable arabisant. Mais la routine des signatures, interviews et compliments au lauréat s'est très vite trans-

formée en événement symbolique de portée nationale. Visiblement ébahi par un triomphe qui ne pouvait en rien ébranler sa gentillesse naturelle et son imperturbable modestie, Amin a reçu un accueil qui ne s'adressait pas seulement – que le jury Goncourt nous pardonne – au lauréat couronné chez Drouant. La ferveur qui l'a entouré, les hommages qui ont culminé avec la cravate de commandeur de l'ordre national du Cèdre, remise par le président de la République, Elias Hraoui, en personne, dans son palais de Baabda enfin restauré, le long tête-à-tête avec le Premier ministre, Rafic Hariri, et, surtout, l'afflux de Libanais de toutes conditions, en quête d'une poignée de main et d'une dédicace, ne concernaient pas uniquement le compatriote ayant réussi en littérature. A travers lui, le Liban saluait avec éclat le retour à la paix des esprits, la fin des temps terribles, l'ouverture sur le monde extérieur, la reconnaissance de la qualité et de la singularité nationales, la position reconquise de Beyrouth, dont le centre, ravagé, sera bientôt reconstruit par une opération immobilière d'une ampleur effarante. Comme l'observait Michel Eddé, ministre de la Culture, qui inaugure avec fougue et gourmandise ce poste nouvellement créé : « Nous percevons ce séjour comme un retour du Liban sur la scène internationale dans le domaine de la culture. Amin Maalouf, parfaitement trilingue, est un pur produit de notre système édu-

catif. Il a fait ses études chez les jésuites, parle très bien anglais et illustre donc notre francophonie sans frilosité, celle qui ouvre l'horizon et qui, contrairement à ce que l'on entend, n'est pas du tout en recul chez nous. D'ailleurs, la Semaine du livre français a connu ici un succès considérable. »

Pour éviter toute récupération politique, l'écrivain a éludé les questions d'actualité, se disant venu d'abord pour « observer », et le public lui en a

su gré. Il n'a pas l'intention, pour l'instant, de fixer sa résidence dans une patrie à laquelle, pour l'ascèse de l'écriture, il préfère sa maisonnette de l'île d'Yeu. Assombri par l'atroce attentat commis dans une église quelques jours avant son arrivée, il s'est gardé de spéculer sur ses commanditaires. Mais il a relevé une raison d'espérer : « Cette fois, la première réaction n'a pas été d'aller bombarder l'autre. » Le temps des frénésies est révolu.

Amin Maalouf, que toute violence révolue, avait été, le 17 novembre 1968, l'un des sept jeunes étudiants anticonformistes – Bechir Gemayel, Karim Pakradouni et Samir Frangié étaient du nombre – que l'establishment libanais tenait pour des « agitateurs » parce qu'ils voulaient, enfin, changer les choses. Le quotidien « L'Orient » les avait alors réunis pour une tumultueuse table ronde. Cette fois, le syndicat de la presse a rassemblé et fait dialoguer avec le public les survivants du petit groupe présents à Beyrouth. Il y a près de vingt-six ans, Maalouf, modérateur par tempérament, avait plaidé pour



« Le Rocher de Tanios ». Version pâtissière en arabe.

l'entente entre militants de droite et de gauche, tentant de conjurer, au nom de la solidarité des jeunes, la montée des fanatismes qui allaient déchirer le pays et ensanglanter le camp chrétien. Il n'avait pas été entendu.

La paix est enfin revenue, par épuisement général plus que par véritable compromis. Le Liban recouvre avec enthousiasme une vocation universaliste qu'il avait cru perdre dans la « normalisation » syrienne. « J'ai l'impression, dit Maalouf, que l'essentiel est là et sera toujours là. Le Liban

existe d'abord partout dans le monde, par les fils qu'il a tissés. Or l'avenir appartient à ce genre de pays planétaires. Un laboratoire, et pas seulement un purgatoire. Cela me ravit, car je suis quelqu'un qui allie le sentiment à une certaine rationalité. »

Le destin national était inscrit en filigrane, à travers le récit pittoresque de la vie de quelques villageois montagnards, dans « Le Rocher de Tanios », fable sur l'exil imposé à un cœur pur par la cruauté de l'Histoire. Il semble que ce thème du livre

joue un rôle important dans l'« effet Maalouf ». Il était temps de dire aux Libanais que leur histoire n'est pas maudite, que l'exil n'est pas fatal, que ceux qui sont partis ne sont pas des vaincus. « Je me demande, confie l'écrivain, à partir de quel moment on devient un émigré. En suis-je un ? » Son retour triomphal, revanche de Tanios, donne la réponse. Il avait dédié son roman « à la mémoire de l'homme aux ailes brisées ». Et voici que même le soleil noir de la guerre n'a pu précipiter le Liban dans l'abîme.

Paul-Jean Franceschini ■